

MARGES CRITIQUES / MARGINI CRITICI

SOUS LA DIRECTION DE MATTEO MAJORANO

5

© 2006, Edizioni B.A. Graphis

Prima edizione 2006

Questo volume è stato pubblicato con il contributo del MIUR e dell'Università degli Studi di Bari (Progetto COFIN 2004-2006: "Statuti e pratiche della letteratura francese dell'extrême contemporain").

È vietata la riproduzione, anche parziale, con qualsiasi mezzo effettuata, compresa la fotocopia, anche ad uso interno o didattico.

Per la legge italiana la fotocopia è lecita solo per uso personale *purché non danneggi l'autore*. Quindi ogni fotocopia che eviti l'acquisto di un libro è illecita e minaccia la sopravvivenza di un modo di trasmettere la conoscenza.

Chi fotocopie un libro, chi mette a disposizione i mezzi per fotocopiare, chi comunque favorisce questa pratica commette un furto e opera ai danni della cultura.

Marie Thérèse Jacquet

Fiction Bergounioux

De Catherine à Miette



Edizioni B.A. Graphis

Proprietà letteraria riservata
Graphiservice s.r.l., c.so Italia 19, Bari
tel. 0809641700 / fax 0809641774
e-mail: graphis@graphiservice.it
www.graphiservice.it

Finito di stampare nel settembre 2006
da Ragusa Grafica Moderna - Bari
per conto della Graphiservice s.r.l.
ISBN 88-7581-066-4

Table des matières

<i>Un héritage lointain</i> sculptures de Pierre Bergounioux photographies de Oliviero Skentel	VII
Avant-propos	XIII
En forme d'introduction	3

Pour une lecture au singulier

I. <i>Catherine</i>	9
II. <i>Ce Pas et le suivant</i>	19
III. <i>La Bête faramineuse</i>	30
IV. <i>La Maison rose</i>	44
V. <i>L'Arbre sur la rivière</i>	65
VI. <i>C'était nous</i>	82
VII. <i>La Mue</i>	99
VIII. <i>Le Matin des Origines</i>	110
IX. <i>L'Orphelin</i>	124
X. <i>Le Grand Sylvain</i>	136
XI. <i>La Casse</i>	148

XII. <i>La Toussaint</i>	158
XIII. <i>Points cardinaux</i>	168
XIV. <i>Miette</i>	179

Repères d'une écriture

I. De quelques caractéristiques	211
II. De quelques figures	219
1. Le mouvement diastolique, p. 219 - 1.1. L'hologramme, p. 219 - 1.2. La boucle, p. 225 - 1.3. Le réseau ou les fils de la vierge, p. 228 - 1.4. Le double, p. 229 - 1.5. Le monde du rêve et de la rêverie, p. 233 - 2. Le mouvement systolique, p. 242 - 2.1. La figure du monstre, p. 242 - 2.2. L'écran, p. 243 - 2.3. L'ombre, p. 245 - 2.4. Les anomalies, p. 250 - 2.5. L'ellipse, p. 255 - 2.6. Le vide, p. 262	
III. De l'imaginaire	264
1. L'arbre, p. 267 - 2. Le feu, p. 268 - 3. La terre, p. 269 - 4. L'eau, p. 270 - 5. L'air, p. 271 - 6. Les mélanges, p. 273	

Pour une lecture d'ensemble

Pour une lecture d'ensemble	281
En forme de conclusion	303
Bibliographie	309
1. Œuvres (1984-1995) de Pierre Bergounioux, p. 309 - 2. Sélection de textes critiques sur l'œuvre de Pierre Bergounioux, p. 310 - 3. Œuvres théoriques de référence, p. 311	

En forme de conclusion

L'écriture naît sans doute d'une blessure que le sujet n'accepte pas et qui va, comme aimantée, dénicher toutes les blessures du monde, reposant, sans le dire explicitement, l'éternel question de ce que, selon les points de vue, on définira le Mal, l'Injuste et qui constitue, tout compte fait, simplement l'ambivalence spécifique de notre condition d'homme.

Et P. Bergounioux s'inscrit parmi ces hommes de plume.

Son œuvre – historiquement très perméable – se présente comme poreuse au climat d'attention aux sciences humaines très porteur en France dans les années 1970 et 1980, temps de son parcours de formation, et la recherche d'une compréhension du malaise qui l'habite est d'emblée entreprise dans le cadre d'une explication très ample, détaillée, circonstanciée. Cette dernière conduit l'écrivain à l'élaboration de ce cadre ethnocentrique que nous avons tenté d'illustrer. Celui-ci lui permet de limiter l'appréciation psychologique, d'éviter le jugement moral direct sur l'Autre et d'encadrer le problème "ailleurs" – histoire, géographie, sociologie de la plus générale à la familiale. Chacun de nous est "le produit" d'un système. Et un élargissement pratiqué de manière aussi systématique dans une langue qui n'en émerge pas desséchée est un des mérites de cette écriture. Ce trajet vaudra aussi bien au niveau personnel – le rapport avec le père – que familial dans le sens large, avec l'évocation, sous des formes variées, des paysans repliés dans une province extrême dont ceux du Plateau seront la consécration.

Et on sait combien la figure du réseau irrigue les pages des romans.

Une autre source de savoir qui fonctionne comme arrière-plan plus ou moins discret est bien évidemment la philosophie; les emprunts sont nombreux, dispersés et fonctionnent souvent en contre-poids l'un de l'autre: la cartésienne mise au centre du monde d'un sujet et de sa perception de la réalité se fait vite définitive, mais le monde se donne comme simple représentation, qui plus est, se limite à être là et le sujet se heurte sans relâche à l'écran qui les sépare, interprétation bergounienne du voile. Ce n'est probablement pas un hasard si la complétude du système hégélien séduit l'écrivain, lui fournissant, dans une bonne partie de ses premiers récits, des mécanismes immédiats qui vont servir autant la narration que l'écriture; la répétition dans la diversité est en effet à l'œuvre dans les figures de l'hologramme, du double, de l'ombre. Rarement sans doute l'appropriation, l'assimilation de cette forme de connaissance par un écrivain n'aura été aussi forte et productive d'une écriture qui contiendra la loquacité et la créativité flamboyante d'un imaginaire poétique, pour favoriser la concision, l'acuité de l'analyse, tout en restant pure et légère.

Pendant une sorte de malédiction semble flotter sur cet univers si parfait. Le langage ne dit jamais qu'*a posteriori*, les choses existent hors du langage, les événements se produisent hors du langage, celui-ci peut seulement rapporter, expliquer. La parole du monde dans toutes ses variétés et variations et celle de l'homme, plus ridiculement unique malgré ses prétentions, restent juxtaposées. L'homme comme conscience – lieu d'exercice de sa dignité la plus haute – ne parvient à vivre, au mieux, que dans une saisie au passé immédiat, mais plus sûrement dans un passé qu'il lit, enfin, à la lumière d'un présent, et qui se fait en vérité présent "réminiscent", et le plus souvent non à travers le langage mais en quelques images. Celles d'avant-hier, d'hier qui émergent quand elles le désirent ou celles qui peuplent nos nuits, voire l'apparent vide de certains de nos jours. La lecture en est silencieuse, aléatoire, fugitive, c'est seulement un don. Il n'est plus de système qui tienne. Il va falloir accepter de se déplacer, de quitter la sûreté de certaines constructions, mentales et scripturales communes. D'ailleurs – et le narrateur insiste – à côté des langues que l'on cause, il en est aussi une autre, la langue intérieure, celle qui nous cause, dans le double sens du verbe, celle qui s'adresse à nous, sans trêve, et celle qui nous dit qui nous sommes – aussi.

Ce sera l'accueil de l'irrationnel, du fragmentaire, de l'aléatoire, de l'évanescent, d'un passé qui se donne à la fois comme passé et comme présent, comme immobilité et sortie du temps, désagrégation d'un sujet fort et son couronnement comme indispensable support; l'écran se fend, la déchirure se fait un instant béance vers un au-delà du Temps. Certes, l'homogénéité explose, les vides deviennent la garantie des fragments redonnés par les images; de l'immobilisation momentanée de l'image repart une écriture qui s'appuie sur le disséminé, le singulier, le particulier. Celle même qui apparaît avec *Le Matin des Origines*, fragment lui-même fait de fragments et qui ira se renforçant. Elle accueillera plus que jamais les anomalies, les ellipses, les vides comme tels. L'héritage du "nous" de l'Histoire s'estompe, le bagage de connaissances perd sa compacité, sa solidité, son unité, l'univers que P. Bergounioux expose, est devenu friable, parsemé de trous, esquisse une constellation. La volonté de comprendre n'a sans doute pas diminué mais les moyens et les référents pour y parvenir sont autres, sans aucun doute plus proches de l'état du monde aujourd'hui, plus proches aussi des conceptions d'un Walter Benjamin. Avec un texte comme *Le Matin des Origines*, P. Bergounioux laissait, nous semble-t-il, derrière lui un héritage et entrait dans une autre modernité. S'il en est ainsi, ce sera la suite de son œuvre à le dire.

La lecture à laquelle nous venons de nous livrer dans les pages qui précèdent a choisi de laisser de côté tout un pan de l'œuvre de l'auteur de *Miette* – ses écrits théoriques, ses déclarations et interventions multiples –, désireuse de n'interroger que l'écriture narrative, retenant que celle-ci constituait un monde en soi, un monde à soi, avec ses règles, ses logiques, ses anomalies, une unité créative qui pouvait aller jusqu'à échapper à celui qui en était à l'origine. Avec entêtement et aveuglement, nous avons décidé de suivre ce chemin. Au lecteur de dire s'il a été fructueux. De par ce choix, beaucoup de facettes restent à approfondir, dont, par exemple, justement l'arrière-plan hérité de la philosophie, de la sociologie, ou encore de l'histoire.

Nous avons bien sûr aussi conscience de la difficulté que peut opposer à toute lecture, une œuvre encore en cours de constitution, d'autant plus que, comme celle-là ne se présente pas comme œuvre préétablie, il nous revient de découvrir, au fil des reprises de certains

nœuds gordiens, soit par approfondissement, soit suite à une modification du point de vue adopté, une nouvelle œuvre globale offrant la complexité labyrinthique du rhizome, associé à des figures comme la boucle et l'hologramme. C'est bien pour cela que, le travail de lecture s'effectuant à l'ombre du travail de l'écriture, quasi à notre propre insu, nous n'avons pu échapper ni à l'approche singulière et autonome de chaque livre, ni à une revisitation globale du puzzle qui se traçait, peu à peu, au fil des livres et remettait en question ce même que nous avons cru y lire.

Par ailleurs, le programme bergounien – «*trouver la chose qu'on est*» (*L'Orphelin*, p. 110) puis «*revenir au monde après que je serais devenu*» (p. 121) – paraît encore en cours de réalisation. L'après-*Miette* présente encore bien d'autres visages/virages qu'illustrent la suite de la reconstitution de la sortie de l'enfance et de l'ensemble des tuteurs de résilience, la volonté de faire émerger le matériau scriptural à l'origine des récits, l'éviction de tout emprunt fictionnel, le repêchage appliqué des images qui appartiennent à un monde sans mots, et, dans la solitude ontologique des êtres, leur garantissent tout de même qu'ils ont bien été et ont su rester fidèles à eux-mêmes, ce que se répète cette voix-off, lieu créateur qui crée son propre créateur, présence autocratique qui défie le temps dans la fragilité de sa propre immobilité. Dans un mouvement qui va de l'extérieur vers l'intérieur, des êtres et du monde qui nous entourent à l'intimité qui nous définit, l'écriture s'efforce de faire le tour de notre réalité, telle qu'un regard ouvert peut aujourd'hui la déchiffrer et bien loin de toute idéalisme, l'écrivain inscrit le sacré de la vie dans la vie elle-même, dans cette force qui la fait lutter aveuglément pour demeurer, et dans le rapport que l'homme parvient à entretenir avec cette vie – la plénitude du sentiment esthétique face à la beauté, le choix d'une morale toute personnelle à laquelle tendre, la satisfaction d'un savoir que l'homme parvient à élaborer – et avec lui-même comme forme même de vie qui parvient à échapper à l'état animal pour rejoindre la pleine conscience de soi, et ce, avec les moyens de la littérature.

L'œuvre est encore en train de se déployer, son déchiffrement pourra d'ailleurs être favorisé par l'écrivain lui-même qui n'est pas chiche de se dire tant directement – *L'Héritage*¹ – que par les lec-

¹ G. Bergounioux, P. Bergounioux, *L'Héritage*, Paris, Les Flohic, 2002.

tures d'autrui qu'il propose – Flaubert, Faulkner – ou les analyses d'ordre plus général auxquelles il procède – *La puissance du souvenir dans l'écriture*² –, autant, également, de traces d'un ressourcement multiple pour P. Bergounioux.

Aucune certitude ne nous accompagnait, seulement des doutes. Et, au-delà des erreurs ou des approximations qui ne sauraient manquer dans notre travail, chaque nouvelle étape se faisait indispensable mais, paradoxalement, ne nous semblait pas effacer ou rejeter, voire évincer l'étape précédente. Nous avons été longtemps accompagné d'un sentiment d'instabilité, d'errance, d'insaisissable que nous avons d'abord vécu comme un malaise, une gêne, une preuve de notre incapacité à déchiffrer les textes dès le départ, puis, avec humilité, nous avons salué, dans cette infinie remise sur le chantier de notre lecture, le signe même d'une œuvre riche, qui, au lieu de s'user dans le temps, s'y déployait. Au terme de ce long voyage, nous espérons seulement qu'il puisse être partagé.

² P. Bergounioux, *La puissance du souvenir dans l'écriture*, Nantes, Pleins Feux, "Auteurs en questions", 2000.